

VOEU DE SILENCE

Nous fendions la brume à toute vitesse. Caché dans le renforcement du coffre d'une vieille berline noir cabossée, j'entendais le vrombissement du moteur s'accélérer, à mesure que nous nous rapprochions des sommets.

Il avait fallu fuir la capitale. Mes appels à la révolte de ces dernières semaines et les violences qui s'ensuivirent avaient fait de moi une cible prioritaire aux yeux du gouvernement. Le comité que nous avions formé avait alors décidé qu'il serait bon que je me mette à l'abri. Ne serait-ce que pour quelques temps, le temps de préparer la riposte. Il fallait que je disparaisse pour détourner l'attention des autorités et laisser au comité le temps d'essaimer la poudre aux quatre coins du pays. Alors, quand l'assaut serait prêt, je reviendrai fondre sur la capitale comme l'étincelle finale. Mais il ne fallait pas se réfugier trop loin, surtout pas à l'étranger, afin de ne pas risquer de devenir l'objet de tractations diplomatiques.

Mon bras droit Gregor avait écrit à l'un de ses cousins qui vivait dans une confrérie monastique, située dans les confins montagneux aux frontières Est du pays. C'est là que j'allais passer les prochaines semaines. Soudain, le bruit du moteur cessa et Gregor, au volant, s'adressa à moi : « Bienvenue aux portes du Paradis. Là où silencieusement les graines de la révolution germeront. »

Le premier réveil eut quelque chose d'irréel. Je contemplai cette chambre aux murs ocres et au style austère : un lit, une table et une chaise en bois. De larges fenêtres donnaient sur le cloître qui abritait un jardin minutieusement entretenu.

Des consignes strictes m'avaient été adressées. Je ne devais d'aucune manière perturber le rythme rituel de la vie des moines. Pour cela, la règle m'imposait de ne pas sortir de ma chambre lors des cérémonies religieuses, trois fois par jour, ni de m'éloigner excessivement du monastère. Mon repas me serait déposé devant la porte de ma chambre, la salle à manger étant réservée aux fidèles.

Ce mode de vie m'apparaissait bien singulier, ma vie ayant été guidée depuis le début de mon adolescence par une rage insatiable de liberté. Cela faisait près d'une vingtaine d'années que je n'avais pas côtoyé de religieux ; depuis que je m'étais fait expulser d'une pension tenue par des prêtres, suite à d'innombrables fugues et tentatives de mutineries. Pour me faire admettre dans ce monastère, Gregor n'avait évidemment pas avoué à son cousin que j'étais un révolutionnaire en fuite. Il m'avait présenté comme une âme en peine qui se relevait difficilement d'une longue

maladie et souhaitait renouer avec la spiritualité. Un mensonge et un péché de plus à inscrire au compte de Gregor et moi. Qu'importe. Car c'est sur cette terre, ici et maintenant, que le paradis était à bâtir.

Mais ces règles paraissaient bien insipides au regard de la règle à suivre la plus importante : j'avais ordre de me taire. Car ce monastère était gouverné par le silence. En entrant au monastère, les futurs fidèles faisaient vœu de silence pour l'éternité. Et cela n'avait pas été toujours au goût des autorités. Le culte particulier qui était professé dans l'enceinte de ce monastère était en effet revêtu d'un message politique contestataire.

Apparu il y a près d'un demi-siècle, ce culte constituait une réponse à l'industrialisation grandissante qui gagnait alors le pays. À mesure que les usines florissaient dans les campagnes, la quête du profit prenait le pas sur les traditions mystiques imprégnant le monde rural. À l'Est du pays, un petit groupe de villageois se mit en tête d'entraver cette course au progrès. Animé par des idéaux spirituels syncrétiques, empruntant aussi bien aux grandes religions monothéistes qu'aux croyances païennes locales, ils percevaient ce modernisme ambiant comme la première étape du déclin d'une société qui vivait jusqu'alors en symbiose avec la nature et son environnement. Leur réaction fut d'abord brutale. Des usines furent incendiées, des entrepôts pillés, des bâtiments publics vandalisés.

La réaction gouvernementale ne se fit pas attendre. On envoya l'armée qui réprima dans le sang ceux qu'on présentait comme des marginaux illuminés, gangrénés par un mysticisme totalitaire. La violence atteignit son point culminant quand le village des premiers contestataires fut décimé par les chars d'assaut. Suite à cet épisode dramatique, les puissances frontalières intervinrent pour calmer les ardeurs barbares des deux camps. Un accord de non-agression fut trouvé sous l'égide de négociations imposées par la communauté internationale. Il fut ainsi décidé que les fidèles de ce culte pourraient bénéficier d'un territoire à l'Est du pays, non loin de là où était née la révolte, afin d'y établir leur liturgie. Si les pouvoirs publics n'avaient pas le droit d'interférer avec les décisions prises sur ce territoire, le culte fut cependant interdit dans le reste du pays pour éviter sa propagation.

Pour marquer leur deuil et leur rupture définitive avec les modes de vie consuméristes, les chefs de file de ce credo décidèrent que tous les fidèles devraient désormais s'emmurer dans le silence. Depuis, dans ce monastère bâti au cœur des montagnes, les croyants consacraient leurs existences à la prière et au travail de la terre.

Les racines idéologiques de ce culte ne me rendaient pas totalement insensibles aux aspirations de ces moines. Mais quitte à fomenter une révolution ; aux révolutionnaires résignés, je préférerai toujours les révolutionnaires en action.

Un temps de recueillement révolutionnaire. Voilà comment j'avais envisagé cette période temporaire d'accalmie forcée. Pour ce faire, j'avais emporté avec moi une grande besace noire contenant tout ce qui s'est fait de mieux en matière de catéchisme révolutionnaire au cours de l'histoire. Manuels, pamphlets, diatribes poétiques, odyssées romanesques ou précis de polioréctique. De quoi faire de moi un parfait apôtre de la révolution.

Et pourtant, j'étais maintenu, par je ne sais quelle force, dans une profonde apathie. Je ne pouvais m'extraire de la contemplation béate des couvertures jaunies de ces ouvrages, glanés au hasard des rencontres, achetés à la sauvette chez des marchands ambulants ou dérobes dans les bibliothèques publiques. Le mutisme monacal s'était mué en un mutisme intellectuel. Les premiers jours passèrent ainsi, le corps et l'esprit engourdis par la chaleur du réveil printanier, à contempler alternativement le mur ou le plafond.

Mes rares sorties à l'extérieur se soldaient toutes par une frustration amère. J'effectuais quelques tours du cloître, les bras ballants et les jambes trainantes sans parvenir à revigorer pleinement mes muscles et mon esprit. Au détour d'un couloir, je croisais parfois un moine mais leur accoutrement traditionnel ne faisait qu'entretenir l'état de stupeur dans lequel j'étais larvé. Pour porter le deuil de leurs frères martyrs et d'une époque révolue, ces moines étaient en effet vêtus d'une longue tunique de laine noire, juchée d'une capuche en pointe cachant la partie supérieure de leurs visages.

J'avais été arraché de force à mon habitat naturel ; le monde du bruit, urbain, fougueux, vorace, exotique même. À la capitale, j'occupais une mansarde qui me laissait entendre tous les soubresauts de la ville, je m'endormais aux cris des derniers soulards et me réveillais au son des premières sirènes de police.

Désormais, abasourdi par le silence, j'étais en train de devenir étranger à moi-même. J'étais devenu ce grand félin que ma mère m'emmenait souvent voir au jardin zoologique quand j'étais enfant. Le poil terne, la gueule morose, il n'était plus que l'ombre de l'animal sauvage majestueux qu'il avait été. Il errait sans discontinuer d'un bout à l'autre de sa cage sous les exclamations des visiteurs. Et un jour, nous trouvâmes la cage vide. Le félin était mort. Fatigué

de servir de divertissement à ses tortionnaires, la bête s'était laissée dépérir en cessant de s'alimenter.

La seule idée de croupir ici encore longtemps raviva brutalement mes démons. Après le calme, la tempête intérieure. Les nuits sans rêves firent place aux limbes de la paranoïa. Chaque nuit, je me réveillais en sursaut au milieu d'un silence assourdissant qui ne faisait qu'amplifier mes angoisses.

En l'absence de nouvelles de mes camarades de révolution, je m'imaginai le pire. Je pensais d'abord qu'ils avaient tous été arrêtés. Peut-être s'étaient-ils aussi résignés. Ou pire, m'avaient-ils trahi. Ils avaient ourdi ce complot de m'abandonner dans ce monastère pour m'y laisser croupir car mon ardeur les avait effrayés. Cloué sur mon lit, je revivais ainsi avec pertes et fracas les événements de ces dernières semaines en essayant de déceler dans mes souvenirs les signes d'une potentielle trahison. Mes journées passaient ainsi, oscillant de la colère à l'abnégation.

À force de ressasser, je ne pouvais plus tenir. Je voulais hurler, extérioriser toute cette rage qui me rongait. Mais je ne pouvais pas, sous peine d'être chassé de mon dernier refuge et d'être abandonné à moi-même dans un pays où j'étais activement recherché par les autorités.

Un vieux souvenir d'université se rappela alors à moi. Quand je suivais encore des études d'histoire il y a quelques années, il nous avait été rapporté une croyance populaire au sujet du réformateur protestant Martin Luther. Alors qu'il s'était isolé au château de la Wartbourg pour traduire la Bible en allemand, le diable lui apparut. Martin Luther se saisit alors de son encrier qu'il jeta avec force à la face du diable qui disparut.

Au milieu de ce silence, en proie à mes démons, je fis de même. Je sortis de ma besace un stylo et un carnet que je me mis à noircir frénétiquement. Au début, ce n'était que de vagues souvenirs de ma jeunesse, jetés çà et là sur le papier. Puis, j'en arrivais à mes années de lutte. Je me fis alors plus méthodique, je notais avec minutie et détails les épisodes de cette révolution naissante : les manifestations, les appels à la grève, la riposte gouvernementale, les confrontations avec la police, les barricades. Tout y passait. L'écriture me permettait à la fois de canaliser la vivacité des émotions révolues et d'affronter avec plus de sérénité la pesanteur du présent.

Je mis plusieurs jours à coucher ces pérégrinations sur papier. Une fois cette grande confession achevée, je me levai brusquement de ma chaise et me tint quelques instants debout avec une force que je n'avais jamais ressentie depuis le début de mon exil au monastère. Par le cheminement de l'écriture, je m'étais retrouvé. J'étais enfin purgé. Je m'écroulai alors sur mon lit et m'abandonnai à un sommeil salutaire.

Revigoré par cette phase d'écriture salvatrice, je me décidai enfin à m'aventurer hors des murs du monastère pour une escapade. C'était un mercredi, jour de repos pour les fidèles.

En passant la grande porte forgée en bronze, je contemplai brièvement les imposantes murailles qui entouraient le monastère. Puis, au hasard, je pris un sentier qui suivait le flanc gauche de l'édifice. Ce chemin m'amena vers une rivière que je me mis à longer. L'été commençait à poindre, il faisait chaud et je me sentais fort. Quand j'atteignis le premier pont, je décidai de passer de l'autre côté, oubliant quelque peu la consigne formelle de ne pas trop m'éloigner du monastère.

Je m'engouffrai alors dans la forêt de conifères qui me faisait face. À l'ombre de ces arbres centenaires, je m'aperçus que je n'avais dit mot depuis le début de ma balade. Je pris conscience que le silence semblait avoir pris demeure en moi. Au lieu de chercher incessamment à le combler par mes vieux souvenirs, j'aspirais désormais à entretenir cette sérénité intérieure. Je m'arrêtai un instant pour fermer les yeux et profiter de la légère brise. Non loin de moi, j'entendis alors des bruissements anormaux, puis plus distinctement des bruits de pas.

Intrigué, je me résolus à aller observer discrètement cette présence qui venait rompre la quiétude de la forêt. Je fus surpris de découvrir une large étendue, vierge de végétation. La terre avait été noircie par la suie et les cendres. Au sol, on distinguait encore vaguement les fondations en pierre de ce qui avait été autrefois des habitations. De ce lieu, se dégageait une atmosphère mortifère qui me prit à la gorge. Je compris que c'était là, qu'un demi-siècle auparavant, la révolte des moines contre l'État s'était éteinte dans le feu et le sang. Je ne sais si c'était du à la poussière environnante ou à l'infinie tristesse émanant de ces désirs révolutionnaires partis en fumée, mais mes yeux étaient embués. Et alors que je fixais ce sol noirâtre, j'eus soudain l'impression d'être observé. Je relevai la tête et fus frappé d'effroi quand je réalisai qu'un moine me faisait face.

Son visage me laissa un instant en état de stupéfaction. Car, oui, il avait ôté sa lourde capuche et nos regards se croisaient. C'était le premier visage qu'il m'était donné à observer depuis de longues semaines.

De longs cheveux gris s'enchevêtraient avec une barbe foisonnante. Un air grave se dégageait de son nez légèrement cabossé et des rides bien ancrées dans son front. La mâchoire légèrement relevée donnait à sa figure un aspect offensif. Et surtout deux larges cicatrices parcouraient son

visage, témoignages d'une existence antérieure tumultueuse, désormais enfouie sous le décorum de l'habit monacal.

Après un moment de silence qui me parut durer une éternité, il s'adressa à moi avec une voix si rauque, si grave, qu'elle semblait sortir tout droit des entrailles de la forêt. « Je sais qui tu es. Tu as pris le mauvais chemin ». Telle fut la sentence énigmatique qu'il m'asséna. D'ordinaire, si prompt à la joute verbale, réputé pour ma verve caustique et ma répartie imparable, je ne parvins à dire mot. Il tourna alors les talons et disparut dans la forêt, m'abandonnant seul au milieu de ce sanctuaire.

En état de choc face à ce qu'il venait de se produire, je n'ai aucun souvenir clair de ce qu'il s'est passé ensuite. Je ne sais combien de temps je suis encore resté, seul, hébété, dans cette clairière. Je ne sais quelle route j'ai ensuite emprunté pour retrouver mon chemin. Je sais simplement que je me trouvai à nouveau devant les murailles du monastère à la tombée de la nuit.

Le doute était instillé. Je ne faisais que ressasser les paroles ambiguës du moine scarifié. Ces quelques mots avaient fait naître en moi des chimères qui me hantaient sans cesse. Ma confiance s'était évaporée et j'étais assailli par des interrogations toujours plus nombreuses. Pourquoi avoir rompu le vœu de silence ? Simple réprimande ou réelle mise en garde ? Ces questions résonnaient sur les murs de la silencieuse enceinte et me revenaient en un écho retentissant.

Je devais faire face à un sentiment qui m'était inconnu depuis bien longtemps : la peur. À la fin de l'adolescence, j'avais pourtant décidé de lui tourner le dos. Car mon expérience m'avait montré, à de maintes reprises, qu'elle n'est que mauvaise conseillère, un frein à l'action et l'ennemie viscérale de toute révolte. Mais à présent, elle était là. Plus envahissante que jamais. Tapie dans l'ombre de chaque recoin de ma cellule monacale. Je me surprénais dès lors à remettre en cause le sens de mon engagement révolutionnaire.

Je doutais des choix qui avaient été les miens. La source de la rébellion auprès de laquelle je m'étais toujours abreuvé semblait désormais tarie. J'interrogeais les raisons de ma colère, de ma volonté de faire tomber les tyrans à la tête du pays. Ce combat m'apparaissait désespérément vain. Même si nous parvenions à renverser le gouvernement et que nous prenions le pouvoir, j'avais le mauvais pressentiment, qu'à notre tour, nous nous laisserions enivrer par le faste du pouvoir. Et dans un cycle perpétuel de luttes intestines et d'asservissement, nous réduirions à néant les idéaux de notre jeunesse. Tout cela avant qu'une nouvelle génération, mécontente de nos excès, ne nous dévisse avec violence du socle du pouvoir. Il me paraissait déraisonnable de prendre tant de risques pour terminer dans les poubelles de l'histoire.

Ce pessimisme galopant me martelait la santé. Je n'arrivais plus vraiment à manger. Je me sentais vulnérable. Aveuglé par les rayons du soleil noir de la mélancolie, je me suis surpris à vouloir prier. Prier n'importe quel Dieu, ne serait-ce que pour échapper au déchirement du doute. À plusieurs reprises, je me suis assis à ma table et ai commencé à écrire une lettre au patriarche du monastère. Une lettre de repentance. Une lettre dans laquelle je confessais mes torts et l'implorais de rentrer dans les ordres pour consacrer ma vie au silence.

Mais à chaque fois, je me ravisais. Déchirant avec toujours plus de brutalité ces feuillets noircis par les traces de mon renoncement. Car même assiégé par la peur, je restais animé par une conviction brûlante : la vie d'un martyr vaut plus que celle d'un renégat.

La sensation d'être dans un cauchemar. Au milieu de la nuit, une silhouette se tenait, fixe, dans l'entrebâillement de la porte de ma chambre. Je crus d'abord à une hallucination due à mon angoisse, jusqu'à ce que cette silhouette s'approche de moi en un instant et m'empoigne pour me tirer du lit. Tout se déroula dans le silence le plus absolu car je fus tellement terrifié qu'aucun son ne put sortir de ma bouche. Avec des gestes vigoureux, cette apparition nocturne me fit comprendre qu'il fallait que je rassemble mes affaires et que je la suive. Je réalisai alors, malgré la pénombre ambiante, qu'il s'agissait du moine que j'avais rencontré dans la forêt. Sa seule présence dégageait une aura étonnante, inspirant le mystère et la crainte.

Je rassemblai mes affaires en vrac. Tout se déroula si vite que je n'eus pas le temps de spéculer sur le sort qu'allait me réserver cette visite impromptue. Je fus rapidement conduit à travers les dédales de couloirs exigus, jusqu'à la grande porte du monastère. Mon esprit me criait de rebrousser chemin. J'avais la conviction intime, qu'au-delà de ces murs, un grand danger me guettait.

Le moine ouvrit la porte et je fus soudain aveuglé par une lumière puissante. Alors que je peinais à ouvrir les yeux, je distinguai une autre silhouette qui s'avança vers moi. Elle m'empoigna par les épaules. Cette fois, c'est par l'odeur que je pus savoir à qui j'avais à faire. Cette odeur si familière et évocatrice de tant de souvenirs, c'était celle de Gregor.

Tout s'était déroulé comme prévu. Mon départ de la capitale avait apaisé la situation et le contrôle policier s'était relâché. Le comité révolutionnaire avait alors eu le champ libre pour organiser les futures opérations. Il ne restait plus que ma présence pour galvaniser nos troupes et lancer l'offensive finale. Le temps était venu de concrétiser enfin des années de lutte. Le temps était venu d'écrire une nouvelle page de l'histoire.

Mais au fond de moi, je savais que j'étais encore en proie à l'hésitation. Ma bouche était engourdie de ne pas avoir parlé ces dernières semaines et je m'efforçais d'esquisser des sourires confiants afin de ne rien laisser paraître. J'avais le ventre tordu de douleur. D'un côté, j'étais pétri d'excitation à l'idée de voir aboutir le combat auquel j'avais dédié toute ma vie. De l'autre, j'étais pétrifié de ne plus être à la hauteur d'un tel enjeu.

Au fur et à mesure que nous roulions pour regagner la vallée, Gregor, ami d'enfance et camarade de lutte de toujours, m'apaisa en ayant une conversation plus joviale. Il me conta, non sans son humour grivois, les dernières péripéties amicales et amoureuses des membres du comité révolutionnaire. Engaillardi par ces quelques commérages, je m'adonnai aussi à quelques plaisanteries légères.

Et soudain. Rafale assourdissante. Vitres brisées. Crissement strident. Freinage brutal. Silence interminable. Armes chargées. Nouvelle rafale. À nouveau. Plus violente. Une douleur. Éclats partout. Gregor liquidé. Thorax perforé. Sang abondant. Corps atrophié. Je réalise. Guet-apens.

Je parvins à m'extraire péniblement de la porte de la voiture, criblée de balles. Je gisais sur la route dans une flaque de sang toujours plus pourpre. Je savais que c'était fini. Face aux soldats qui allaient venir m'achever, je brûlais d'envie de déclamer une réplique finale, incisive et mémorable. Cette réplique qui forgerait ma légende. Mais je n'avais plus de mots.

Plus de mots face à la trahison dont j'avais été l'objet. Le silence avait été acheté. Ce vœu de silence monastique n'était qu'un leurre. Il était en fait régulièrement brisé quand il s'agissait de fournir des informations aux autorités. C'était la monnaie d'échange des moines et l'unique raison pour laquelle le gouvernement laissait encore ce culte perdurer. Sacrifié sur l'autel de ce silence, je leur offrais ainsi quelques années de répit supplémentaires. Je les avais crus mes hôtes. Ils s'étaient avérés être mes ravisseurs.

J'entendis alors le bruit des bottes militaires sur le gravier. Le bruit de ceux qui allaient prolonger pour l'éternité l'accalmie dans laquelle je m'étais trouvé ces derniers mois. Je fermai les yeux. Et le silence se fit.